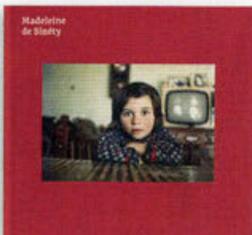


Moisson miraculeuse

Pendant dix ans, Madeleine de Sinéty a photographié le quotidien d'un village breton dans les années 1970-1980. Un ouvrage émouvant et intense qui montre un monde disparu.



Madeleine de Sinéty *La Moisson - Famille Bodin, Bas Morand, août 1974*



Un village

par Madeleine de Sinéty
éd. GwinZegal • 180 p. • 35 €

Eté 1972. Après des vacances passées à la mer, sur les côtes bretonnes, Madeleine de Sinéty rentre à Paris, où elle travaille comme illustratrice pour des journaux et des revues. Sur la route, ça bouchonne. Elle quitte la nationale et tombe sur un village, Poilley, à une soixantaine de kilomètres au nord de Rennes. Enchantée par le cadre, rustique à souhait, elle décide d'y passer la nuit. Elle y restera près de dix ans, photographiant jour après jour la vie du bourg et des champs, à une époque où les chevaux tiraient encore des charrettes, où les vaches étaient traitées à la main matin et soir, et où les bals en plein air faisaient danser jeunes et vieux bras dessus, bras dessous. C'était dans les années 1970. Il y a un siècle. Il y a une éternité.

Les clichés, publiés dans *Un village* et présentés au centre d'art guingampais de GwinZegal (en attendant une prochaine exposition au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, où sont conservées les archives), ne constituent qu'une partie infime des quelque 33 280 diapositives couleur et des 23 076 négatifs noir et blanc que Madeleine de Sinéty laissa à sa mort, en 2011. Ces images teintées de la lumière des origines, éclairées par les mines comblées des enfants jouant à travers champs ou par celles, soulagées, des fermiers qui, sans attendre d'avoir achevé la moisson, s'envoient une rasade de cidre bien méritée, suffisent pourtant à émouvoir. Sans doute, quand on les découvre aujourd'hui, tirent-elles sur la corde sensible de la nostalgie

d'une douce France, rythmée par les saisons et les rites simples des villageois. Sans doute exhument-elles une manière de vivre que la «rurbanisation», ses pavillons accolés et le passage à une agriculture intensive ont enfoui dans des hangars en tôle ondulée d'où les bêtes ne sortent plus.

Madeleine de Sinéty a d'ailleurs pu mesurer la portée mémorielle de son travail, près de dix ans après avoir quitté Poilley et s'être installée aux États-Unis, lorsqu'elle reçut du maire une lettre accompagnée d'un billet d'avion, la priant de revenir «photographier le village avant qu'il ne soit trop tard». Ce qu'elle fit dans les années 1990, constatant les dégâts: «J'ai été très impressionnée par l'ampleur des changements survenus en si peu de temps. Les plus petites fermes ont disparu, la plupart des talus ont été abattus, les champs élargis pour ouvrir le passage aux imposantes machines agricoles modernes.»

Des images plus subjectives que réelles

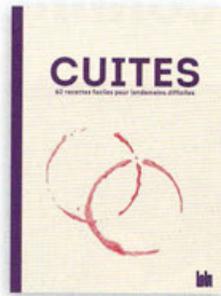
Étonnamment, loin de céder au pessimisme rétrograde, elle reconnaît aussi «avoir vu se dérouler la continuité d'une histoire que je n'avais pas consciemment projeté de photographier. À travers les inévitables bouleversements de la vie moderne, c'est l'histoire d'une relation qui n'a pas fondamentalement changé: celle des habitants d'un petit village entre eux, et avec la terre qu'ils travaillent et le bétail qu'ils élèvent». Ces mots disent tout l'optimisme et la joie de vivre de la photographe, dont les images sont finalement le reflet.

Pétrées d'une douceur, d'une beauté et d'une grâce simples, elles témoignent davantage d'un regard assumant sa subjectivité que d'une réalité des choses et de la vie. Elle capture uniquement ce qu'elle veut, ce qui rentre dans son cadre, ce qui l'attire, l'aiguille, l'inspire. Ce qui lui ressemble. Gageons alors que ces images sont aussi, en creux, un portrait de Madeleine de Sinéty. Et qu'elle se reconnaît dans chacun de ses personnages.

À commencer par cette vieille femme, dénouant dans un geste apaisé ses longs cheveux gris en fermant les yeux. Ou ce jeune homme qui, un dimanche matin, sur un terrain gras et boueux, shoote dans un ballon de football avec une énergie telle que son pied semble toucher le ciel. Il y a encore cette petite, en couverture du livre: accoudée à la table de la cuisine, une télé éteinte en arrière-plan, elle nous fixe intensément, nous interpelle. Ses grands yeux bleus braqués, pleins de la bonté généreuse dont l'enfance est capable, sur Madeleine de Sinéty à l'époque, et sur nous aujourd'hui. Le monde ressemble-t-il, cinquante ans plus tard, à celui que contemplant cette enfant? J. L.

À VOIR

«Un village» jusqu'au 17 janvier • centre d'art GwinZegal
4, rue Auguste Pavie • 22200 Guingamp • 02 96 44 27 78
gwinzegal.com



Cuites – 60 recettes faciles pour lendemains difficiles
éd. Human Humans
156 p. • 19,90 €

Indispensable pour les fêtes : le livre des recettes détox

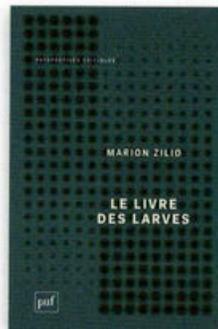
Yeux vitreux, coton dans la tête, cheveux qui piquent, gencives qui grattent? Voici l'ouvrage idéal pour remédier à la gueule de bois et faire des lendemains de cuite des moments qui chantent. Au menu: shot aux huîtres et gingembre, bouillon épicié, smoothie betterave-avocat, cocktail de bière salé, toast au labneh, soupe provençale, nouilles froides aux palourdes, haddock fumé, pancakes japonais, moules thaï... Soixante chefs nous livrent leurs recettes miracles pour passer les fêtes la tête haute. D. B.



L'Art qui guérit
par Pierre Lemarquis
(préface de Boris Cyrulnik)
éd. Hazan • 192 p. • 25 €

Les vertus de l'art sur le cerveau

Saviez-vous que *la Tentation de saint Antoine* (vers 1500) de Jérôme Bosch est un véritable atlas de signes cliniques de l'ergotisme (maladie courante à son époque)? Croyez-vous en la puissance des ex-voto? Vous sentez-vous moins seuls face aux autoportraits mélancoliques de Dürer et Van Gogh? Pourquoi les *Nanas* de Niki de Saint Phalle nous enchantent et nous troublent autant? C'est à un musée imaginaire de l'art qui guérit que nous invite le neurologue Pierre Lemarquis, accompagné du neuropsychiatre et écrivain Boris Cyrulnik. Les œuvres ici réunies, depuis les grottes préhistoriques jusqu'au street art, démontrent les vertus positives de l'art sur le cerveau et nous révèlent les secrets de fonctionnement de l'empathie esthétique. Ou comment nos neurones interagissent avec la création. D. B.



Le Livre des larves
par Marion Zilio
éd. PUF • 204 p. • 17 €

Tous des larves !

Jugée infâme, répugnante d'aspect, associée aux parasites, à la putréfaction, à un état léthargique, la larve est aussi synonyme de transformation et de vie. Docteure en esthétique, critique et commissaire d'exposition, Marion Zilio a fait de cette forme embryonnaire qui grouille notre alter ego animal et le point de départ d'un essai redoutable et stimulant sur les modes de fonctionnement des sociétés humaines. Convoquant des artistes comme Pierre Huyghe (qui travaille avec des matières ou espèces vivantes) et Hubert Duprat (connu pour ses sculptures façonnées à partir de trichoptères), le texte fait de nous des larves, des cafards semblables à Gregor Samsa (le héros de *la Métamorphose* de Kafka), invités à reconsidérer notre rapport au monde. D. B.